



N° 20. — 2° année

MAI 1918

20 centimes

les tablettes

SOMMAIRE : Bois gravé (esquisse) de *Frans Masereel* — Les trois questions, *L. N. Tolstoy* — Douze fusilleurs, *Claude Le Maguet* — A propos de la Conférence de femmes pour la concorde internationale, *Andrée Jouve* — Bébé et la Révolution, *Brenn* — Poèmes, *Alastair* — « Via Crucis », de *Renée Warnery*, *A. J.* — Encore des persécutions — *M. Dujardin n'est point pacifiste*, *Claude Le Maguet*.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. 50 — Six mois, 1 fr. 25

Adresser ce qui concerne : la Rédaction, à *Claude LE MAGUET*; l'Administration, à *Albert LEDRAPPIER*
Case postale 18718 Jonetion, Genève.

Les trois questions⁽¹⁾

CONTE

Certain empereur s'avisait une fois que s'il pouvait toujours savoir à quel moment mettre chaque affaire en train, savoir encore avec quels hommes il faut et avec quels hommes il ne faut pas s'occuper, puis — point capital — toujours savoir quelle est, de toutes les affaires, la plus importante, il n'aurait d'insuccès dans aucune entreprise. Et ayant ainsi pensé, l'empereur fit annoncer dans tout son empire qu'il donnerait une belle récompense à qui lui enseignerait comment savoir le bon moment pour chaque affaire, comment savoir quels sont les hommes les plus nécessaires et comment ne pas se tromper sur ce point : quelle est, de toutes les affaires, l'affaire la plus importante ?

Voilà que de savants hommes venaient vers l'empereur, et ils donnaient des réponses différentes à ses questions.

Sur la première question, les uns disaient que, pour savoir le bon moment pour chaque affaire, il faut établir à l'avance un tableau de distribution par jours, mois et années, et s'en tenir strictement à ce qui a été fixé. Alors seulement, disaient-ils, chaque affaire se fera en son temps. D'autres disaient qu'on ne peut décider à l'avance quelle affaire on fera, et à quel moment, et qu'il faut, sans se laisser détourner par de vains amusements, être toujours attentif à ce qui arrive, et alors faire ce qui est requis. D'autres encore disaient que, quelque attentif que soit un empereur à ce qui arrive, il est impossible à un seul homme de décider toujours justement ce qu'il faut faire, et à quel moment : il faut donc avoir un conseil d'hommes sages et, sur l'avis de ce conseil, décider ce qu'on fera, et à quel moment le faire. Un quatrième parti disait qu'il y a des affaires sur lesquelles on ne peut jamais interroger des conseillers, parce qu'il faut décider immédiatement s'il est temps ou non de mettre l'affaire en train. Or, pour savoir cela, il faudrait savoir à l'avance ce qui arrivera. Mais cela, seuls les devins peuvent le savoir. Et par conséquent, si l'on veut savoir le bon moment pour chaque affaire, il faut le demander aux devins.

Egalement différentes étaient les réponses à la deuxième question. Les uns disaient que les hommes les plus nécessaires à un empereur, ce sont ses auxiliaires, les administrateurs; d'autres disaient que les hommes les plus nécessaires à un empereur, ce sont les prêtres; d'autres encore, que les hommes les plus nécessaires à un empereur, ce sont les médecins; un quatrième parti, que les plus nécessaires de tous les hommes pour un empereur, ce sont les gens de guerre.

Sur la troisième question : quelle est l'affaire la plus importante ? les uns disaient que l'affaire la plus importante du monde, ce sont les sciences; d'autres disaient que l'affaire la plus importante, c'est l'art de la guerre; d'autres encore disaient que ce qui est plus important que tout le reste, c'est le culte de Dieu.

Toutes les réponses étaient différentes : aussi l'empereur n'en approuva-t-il aucune, et il ne donna de récompense à personne. Et, pour connaître de justes réponses à ses questions, il décida de les demander à un ermite qui était en grande réputation de sagesse.

L'ermite vivait dans une forêt, n'en sortait jamais pour aller où que ce fût et ne recevait que des gens de condition simple. Et, en conséquence, l'empereur s'habilla simplement et, au lieu de s'avancer avec ses écuyers jusqu'à la cellule de l'ermite, il descendit de cheval et alla tout seul vers lui.

En arrivant, l'empereur trouva l'ermite en train de bêcher des plates-bandes devant sa cabane. Apercevant l'empereur, il lui souhaita la bienvenue et se remit aussitôt à bêcher. L'ermite était maigre et faible et, en plantant sa bêche en terre et en retournant des mottes pendant assez petites, il respirait pesamment.

L'empereur s'approcha de lui et dit :

— Je suis venu te trouver, sage ermite, pour te prier de répondre à trois questions : *quel moment faut-il saisir et ne pas laisser échapper, pour ne pas s'en repentir ensuite ? quels sont les hommes les plus nécessaires et, par conséquent, avec quels hommes faut-il surtout s'occuper, et avec quels hommes moins ? quelles sont les affaires les plus importantes, et quelle est par conséquent celle qu'il faut faire avant toutes autres ?*

L'ermite avait écouté l'empereur, mais il ne répondit rien et, crachant dans sa main, il se remit à gratter la terre.

— Tu es fatigué, dit l'empereur, donne-moi la bêche, je vais travailler à ta place.

— Merci, dit l'ermite, et il donna la bêche et s'assit à terre.

Après avoir bêché deux plates-bandes, l'empereur s'arrêta et répéta sa demande. L'ermite ne répondit rien ; il se leva et tendit la main vers la bêche.

— A toi maintenant de te reposer ; je vais..., dit-il.

Mais l'empereur garda la bêche et continua à travailler. Une heure passa, puis une autre ; le soleil commençait à baisser derrière les arbres ; l'empereur planta la bêche en terre et dit :

— Je suis venu te trouver, homme sage, pour avoir une réponse à mes questions. Si tu ne peux pas y répondre, dis-le moi : je rentrerai à la maison.

— Tiens ! voici quelqu'un qui arrive en courant, dit l'ermite. Voyons qui c'est.

L'empereur regarda de tous les côtés et vit qu'effectivement un homme barbu sortait de la forêt en courant. Cet homme tenait ses mains contre son ventre ; de dessous ses mains coulait du sang. L'homme barbu courut vers l'empereur, puis il tomba à terre, pris de défaillance, et il ne bougeait plus et ne faisait que gémir faiblement.

L'empereur, aidé de l'ermite, ouvrit les vêtements de l'homme. Il avait une large blessure au ventre. L'empereur, du mieux qu'il put, lava la blessure et la pansa avec son mouchoir et avec un essuie-main de l'ermite. Mais le sang coulait toujours, et l'empereur dut à plusieurs reprises ôter le pansement trempé de sang chaud et de nouveau laver la blessure et la panser.

Quand le sang eut cessé de couler, le blessé reprit ses sens et demanda à boire. L'empereur apporta de l'eau fraîche et donna à boire au blessé.

Le soleil, pendant ce temps, s'était complètement couché, et il commençait à faire frais. L'empereur, aidé de l'ermite, transporta l'homme blessé dans la cellule et le coucha sur le lit. Une fois étendu sur le lit, le blessé ferma les yeux et resta tranquille. Quant à l'empereur, il était tellement fatigué par la marche et par le travail que, s'accotant sur le seuil, il s'endormit aussi, et d'un sommeil si profond qu'il dormit là d'un seul trait toute la courte nuit d'été, et le matin, une fois réveillé, il resta longtemps sans pouvoir comprendre où il se trouvait et qui était cet étrange homme barbu qui, étendu sur le lit, fixait sur lui des yeux étincelants.

— Pardonne-moi, dit d'une voix faible l'homme barbu, voyant que l'empereur s'était réveillé et le regardait.

— Je ne te connais pas, et je n'ai rien à te pardonner, dit l'empereur.

— Tu ne me connais pas, mais moi je te connais. Je suis un de tes ennemis : c'est moi qui avais juré vengeance contre toi, parce que tu as fait mettre mon frère à mort et que tu m'as enlevé mes biens. Je savais que tu irais seul trouver l'ermite, et j'avais résolu de te tuer à ton retour. Mais une journée entière a passé, et tu ne revenais pas. Alors je suis sorti de ma cachette pour savoir où tu étais, et je suis tombé sur tes écuyers. Ils m'ont reconnu et m'ont blessé. Je leur ai échappé. Mais je perdais tant de sang que je serais mort si tu n'avais pansé mes blessures. Je voulais te tuer, et tu m'as sauvé la vie. Maintenant, si je reste vivant, je veux, pour peu que tu le désires, te servir comme le plus fidèle des esclaves, et j'ordonnerai à mes fils d'en faire autant. Pardonne-moi.

L'empereur fut tout heureux de pouvoir aussi facilement se réconcilier avec son ennemi, et non seulement il lui pardonna, mais il promit de lui rendre ses biens et, en outre, de lui envoyer ses serviteurs et son médecin.

(1) Cet écrit de Tolstoy, inédit, à ma connaissance, en traduction française, est au tome XVI des OEuvres complètes, éd. P. Birukoff (Moscou, impr. Sitine, 1913), p. 141-4 du tirage populaire. Il est daté de 1904.

L'empereur quitta le blessé et sortit de la cabane, cherchant des yeux l'ermite. Avant de se séparer de lui, il voulait le prier une dernière fois de répondre aux questions qu'il lui avait posées. L'ermite était dans la cour et, rampant sur les genoux au bord des plates-bandes bêchées la veille, il y semait des graines de légumes.

L'empereur s'approcha de lui et dit :

— Pour la dernière fois, homme sage, je te prie de répondre à mes questions.

— Mais ne vois-tu pas que tu as déjà la réponse, dit l'ermite qui, accroupi sur ses maigres mollets, levait les yeux vers l'empereur debout devant lui.

— Quelle réponse ? dit l'empereur.

— Comment donc, dit l'ermite. Si tu n'avais pas eu hier pitié de ma faiblesse, si tu n'avais pas bêché ces plates-bandes à ma place et si tu t'en étais retourné tout seul, ce gaillard-là t'aurait assailli, et tu aurais regretté de n'être pas resté avec moi. Par conséquent, le meilleur moment était celui où tu bêchais les plates-bandes, et c'était moi l'homme le plus nécessaire, et l'affaire la plus importante était de me rendre service. Et ensuite, quand cet homme est accouru, le meilleur moment, ç'a été quand tu es allé vers lui, parce que, si tu n'avais pas pansé ses blessures, il serait mort sans s'être réconcilié avec toi. Par conséquent, c'est lui qui était alors l'homme le plus nécessaire, et c'est ce que tu as fait pour lui qui était l'affaire la plus importante. Ainsi donc souviens-toi que le moment le plus important est uniquement *tout de suite*, et c'est le moment le plus important parce que c'est le seul où nous ayons pouvoir sur nous-mêmes; que l'homme le plus nécessaire est celui qu'on a rencontré tout de suite, parce que nul ne peut savoir s'il aura encore à faire avec un autre homme quel qu'il soit; que l'affaire la plus importante est de lui rendre service, parce que ce n'est que pour cela que la vie a été donnée à l'homme.

L. N. TOLSTOY.

(Traduit par B. DESVERGNES).

Douze fusilleurs

Deux espionnes, Joséphine Alvarez et Victorine Faucher, condamnées à mort le 25 janvier pour intelligence avec l'ennemi, ont été fusillées dans la matinée.

(Les journaux).

Ils étaient douze, et pas un homme parmi eux parce que pas une conscience et pas un cœur. Ils étaient douze fusilleurs !

A l'aube, on les réveilla et on les conduisit hors de la ville. Ils étaient partis à peine préoccupés du but, comme le cheval qui ne se demande pas si son maître le vient quérir pour le charroi ou le labour. Et ils firent halte à la lisière d'un petit bois. Deux femmes étaient là, adossées chacune à un poteau. Deux pauvres créatures d'autant plus faibles devant la mort que la grandeur, la bonté, la pureté de la vie leur étaient révélées en cet ultime et printanier matin. Deux vaines et innocentes poupées qui seraient peut-être devenues des sœurs au cœur donnant, des mères créatrices et nourricières d'amour, car la vie étant noble en son sens, offre à tous les déçus la possibilité du rachat.

Deux femmes étaient là, adossées chacune à un poteau. De l'ouvrage pour eux...

Feu !... Les deux folles et faibles têtes, tour à tour, furent mises en bouillie. Deux pauvres têtes d'oiseau !...

Ils étaient douze fusilleurs !

Il est des tueurs de profession, des bouchers qui s'en-

furent tremblants quand on leur demande d'égorger un jeune animal : un chevreau ou un agneau... Et par ordre ils ont massacré deux femmes !...

* * *

Elles avaient trahi ?... Mais n'est-ce pas une trahison, ce qu'ils viennent de commettre ? Et n'est-elle pas la trahison de tous ? Le monde ne meurt-il pas, aujourd'hui, de l'abdication générale des consciences ? Etant traître à soi-même, chacun fut traître aux autres. Et si toujours est faite la volonté des durs et des cupides, c'est qu'elle trouve soumission au lieu d'être annihilée par le refus. Aussi n'est pas plus coupable celui qui ordonne le crime que celui qui l'exécute. Comment attribuer la responsabilité d'un méfait à celui-là seul qui l'a conçu et ordonné, alors que ce méfait n'eût pas été possible sans l'acceptation de ceux qui l'accomplirent ? La volonté des dominateurs pourrait être neutralisée par le ravin qui la sépare de sa réalisation. Mais, commandement d'un côté, consentement de l'autre, voilà les deux piliers du pont par où cette volonté trouve passage. L'autorité se transmet de l'un à l'autre. Tout le monde concourt à son fonctionnement. Chacun y soumet chacun.

Et cela me remet en mémoire la chanson de Bricou, qu'en France tous les enfants connaissent. On y voit l'autorité se chercher vainement dans l'obéissance toujours refusée. La chanson fait bien intervenir le gendarme Dieu pour exercer la sanction, mais Dieu n'est nulle part s'il n'est en notre conscience pour nous empêcher de nuire à notre prochain.

* * *

Ils étaient douze fusilleurs ! Dieu n'était pas en leur conscience. Pour eux, il était dans le ciel ou dans la loi. Et ils ont craint les sanctions de la loi, ils ont redouté les châtiments célestes qui, en saine justice cafarde, ne peuvent être octroyés qu'en supplément des premières aux rebelles à notre organisation de négoce et de piraterie.

Ils étaient douze fusilleurs. Mais ils ne sont pas les seuls fusilleurs. Il y a dans toutes les armées du monde autant de fusilleurs que de soldats, c'est-à-dire autant d'êtres privés de volonté, autant d'instruments aveugles de la force. Dans l'armée, comme dans toute organisation, aucun responsable direct, rien que des complices. Mais la responsabilité de chacun est précisément dans le rejet de sa propre responsabilité. Car il n'y a pas de milieu. Ou marquer son effort moral dans la vie, faire intervenir sa volonté, ou se laisser imposer sa conduite et contribuer à la laideur du monde. Il faut être mû par une force morale intérieure pour pouvoir refuser les ordres immoraux. Rien d'utile n'a été réalisé lorsqu'on a fait disparaître de l'âme humaine un sentiment mauvais, s'il n'est parti chassé par un sentiment opposé. Ainsi de la haine.

Dites-moi la haine que pouvaient bien avoir de leurs victimes les douze soldats du peloton d'exécution ?... Et ceux qui veulent qu'on fasse la guerre sans haine sont exaucés. La guerre exerce quand même ses ravages. La haine n'est un mauvais sentiment que parce

qu'elle produit du mal, mais si ce mal peut être fait sans elle, je ne vois pas bien ce que nous gagnons à sa disparition. Il vous faut des automates? Vous êtes comblés. Et admirez leur besogne! Ils assassinent aussi bien par devoir que des brutes pourraient le faire par passion...

* * *

Ils étaient douze fusilleurs. La haine n'habitait pas leur cœur. Mais plus rien n'habitait leur cœur. La passion qui ravage n'avait pas été remplacée par la passion qui éclaire et réchauffe. Et ils obéirent à l'ordre criminel parce qu'ils ne portaient pas en eux la loi d'amour qui pouvait s'opposer à la loi extérieure de violence. Celui qui n'est pas éclairé dans la vie par sa conscience, devra suivre les chemins tracés par les détenteurs du pouvoir.

Et ces chemins ne le conduiront jamais qu'à sa perte morale.

CLAUDE LE MAGUET.

A propos de la Conférence de femmes pour la concorde internationale

Entre le 15 et le 20 avril dernier, des femmes de tous les pays se sont réunies à Berne pour protester contre la guerre et chercher les moyens de rétablir et de maintenir la concorde entre les peuples. Presque toutes ces femmes habitent la Suisse, les gouvernements ayant tous sans exception refusé les passeports à celles qui en avaient sollicité dans les pays belligérants. C'est ce qui explique que certaines organisations importantes n'aient pu être représentées. D'autre part, le prix élevé de la carte d'entrée a empêché que la Conférence ait un caractère largement populaire, comme beaucoup de ses membres l'eussent souhaité. Cependant, chaque soir avait lieu une séance publique et gratuite où parlaient plusieurs oratrices. Les sujets les plus généraux ont été réservés pour ces séances.

Les principales questions à l'ordre du jour étaient : Quelles sont les conséquences de la guerre pour les intérêts féminins? Quels sont les obstacles à la réconciliation internationale et les principaux moyens de les surmonter? Quel doit être le rôle de la femme dans la reconstruction future?

On peut conclure des différents exposés, que la guerre, donnant au travail féminin une importance nouvelle, a, en réalité, des effets désastreux sur la santé, la vie matérielle — je ne parle pas du bonheur — de la femme et des enfants. Des détails précis ont été fournis sur les moyens employés par les femmes pour améliorer leur sort dans de telles conditions : par exemple sur la grande organisation des ménagères autrichiennes qui, groupant plus de 300.000 femmes, a lutté avec tant de succès contre la vie chère et l'accaparement, a fait en faveur de la paix d'imposantes manifestations, et constitue actuellement un noyau de forces déjà conscientes et éclairées.

Parmi les obstacles à la réconciliation internationale, on a signalé les armements et le défaut d'organisation internationale; le capitalisme, maître de la vie économique; la littérature et la presse, rarement facteurs de paix et de concorde; l'éducation actuelle, enfin, trop bourgeoise, trop intellectuelle, trop servile pour créer des hommes assez indépendants de l'autorité et de l'argent, assez fraternels, assez libres surtout dans leurs opinions et dans leurs actes pour ne pas faire la guerre. On a proposé comme remèdes à ces maux l'adhésion à une société des nations largement organisée, des réformes dans l'éducation, le suffrage des femmes, une organisation économique nouvelle inspirée des programmes

socialistes. Sans doute ces remèdes sont inégaux en importance, en efficacité, en urgence; peut-être ne serait-ce pas trop tenter que de les appliquer tous à la fois pour prévenir le retour du cataclysm.

Dès le premier jour, une femme très ardente, l'une des figures les plus originales du Congrès, ancienne sommelière dans un hôtel, qui s'est vouée depuis 1914 à la lutte contre la guerre (particulièrement en Amérique), avait dans un chaud appel, exhorté les femmes à prodiguer leurs efforts pour la reconstruction du monde comme on prodigue aujourd'hui la vie et les milliards pour la destruction. A ce sujet, on a parlé ensuite de la régénération morale de la femme, et aussi de la reconstruction matérielle des pays dévastés. Il faut que les femmes veillent à ce que les logements qui devront abriter une vie nouvelle soient sains, rationnels et beaux.

* * *

Jusqu'ici, il n'avait été question à la Conférence que des moyens de prévenir les conflits à venir, en travaillant dès maintenant à se réformer soi-même et à réformer la société. Si quelque moyen d'arrêter le conflit actuel, la médiation de la Suisse, par exemple, avait été proposé, on l'avait rejeté comme impraticable.

Ce fut M^{me} M. Jean-Debrit qui souligna la responsabilité des femmes dans la continuation de la guerre et présenta une motion les engageant à s'abstenir de tout travail et de toute action soutenant la guerre. Cette motion souleva, naturellement, de véhémentes protestations et une discussion très nourrie. Ses adversaires pensaient qu'une paix aussi proche que possible favorisait un des groupes de belligérants et trahissait les petits peuples actuellement asservis. Elles oubliaient que la guerre asservit tous les peuples, grands et petits, de la plus terrible façon, et que pour les délivrer tous, pour réviser les paix partielles injustes, il est d'abord urgent de cesser le massacre. Or, il n'y a, à la portée des femmes, que les moyens proposés par M^{me} Debrit, qui puissent avoir quelque efficacité : 1° s'abstenir d'aider financièrement les Etats qui font ou soutiennent la guerre; 2° s'abstenir de faire des munitions; 3° poser aux gouvernements, si l'on est infirmière de la Croix-Rouge, cet ultimatum qui eût dû être posé dès le début de la guerre, par toutes les femmes du monde : « Nous voulons soigner les blessés, mais à condition que tout homme passé par nos mains soit sauvé de la guerre, qu'aucun blessé guéri ne retourne à la bataille »; 4° ne soutenir ni la littérature ni la presse guerrières; 5° enfin, non seulement réprouver la repopulation par des moyens imposés, mais faire la grève des naissances jusqu'à ce qu'on nous promette que les enfants mis au monde ne seront pas élevés par nous dans le travail et la douleur, pour qu'on les force ensuite à s'entre-tuer.

Nous ne nous dissimulons pas, pour notre part, les difficultés de tout genre auxquelles se heurte un engagement moral de cet ordre. Beaucoup doivent choisir entre l'usine à munitions, et la misère pour elles et leurs petits. Ce n'est pas nous qui leur jetterons la pierre, si, placées dans cette alternative, sans aucune autre issue possible, elles accomplissent leur devoir immédiat de mères. Il est évident aussi que, dans l'état actuel de division des esprits, avec les habitudes de tyrannie qui s'implantent dans tous les Etats, les infirmières de la Croix-Rouge n'étant pas unanimes, les gouvernements répondraient aussitôt à leur ultimatum par une militarisation plus étroite de tout le personnel féminin. Les rebelles seraient sans doute traitées comme des réfractaires, et, ce qui est plus douloureux, au lieu de sauver les blessés, elles auraient aggravé leur sort. — Sans doute, mais seulement si une opinion publique n'était pas assez puissante pour les soutenir. Or, si les femmes ont vraiment conscience d'une responsabilité grande et profonde, parce qu'elles n'ont pas agi pour *prévenir* la guerre, ni pour *empêcher*, ni pour *arrêter*; si elles sont persuadées qu'elles doivent maintenant travailler sans relâche à cette œuvre, elles peuvent, chacune dans leur sphère, contribuer à former cette opinion publique qui dépend d'elles en grande partie; par leur seule action rayonnante, elles peuvent annuler le rôle de la presse et de

la littérature belliqueuses, et entraver les projets financiers ou repopulateurs des Etats-tyrans. Et pensez-vous que l'armée de femmes qui travaille à poursuivre l'œuvre de mort, dont l'armée d'hommes est victime, pensez-vous qu'elle serait aussi nombreuse dans tous les pays, si seules en faisaient partie celles qui ont dû choisir entre faire des munitions et mourir de faim ? Combien pourraient, en se contentant d'un salaire inférieur, et en supprimant de leur vie le luxe pseudo-bourgeois, trouver un métier moins meurtrier ! Mais ceci est pour chacune une question de conscience personnelle.

Pourtant, ne nous leurrions pas, « nous sommes en plein compromis ». Manger, louer une maison, s'habiller, employer l'électricité, prendre un train, aller à l'hôpital ou en prison : c'est toujours favoriser le capitalisme et, dans une certaine mesure, servir l'étatisme ; c'est par quelque biais, même en pays neutre, dans une société de guerre, soutenir la guerre. Reconnaissons-le et précisons sans relâche les limites dans lesquelles, serait-ce à nos dépens, nous avons la liberté de ne pas faire le mal que nous haïssons. Parce que nous ne pouvons pas faire *tout*, ne nous obstinons pas, par passion d'absolu (à moins que ce ne soit par apathie), à ne faire *rien*. En cette société imparfaite, pour ne pas dire criminelle, nous sommes parfois *tenus* à des compromis, — je dis *tenus*, parce que des devoirs plus impérieux encore que le souci de notre perfection intérieure peuvent nous y obliger, parce qu'il faut souvent opter pour le moindre mal. Mais voyons clair, et sachons pourquoi, dans tel cas particulier, nous y consentons. Et n'y consentons que lorsqu'un sérieux examen nous a prouvé que nous ne pouvons faire autrement. *Soyons le moins possible les complices du mal social*, et si nous avons cette bonne volonté, il se trouvera que nous ferons du bien, et que nous agirons en conscience contre la guerre que nous haïssons.

ANDRÉE JOUVE.

Bébé et la Révolution

Dans la Plèbe, journal de combat social sans compromission, que vient d'interdire la censure française, nous lisons cette belle page de notre collaborateur Brenn :

Or ça, camarades, si m'en croyez, rentrez dans vos logis, car c'est là, non ailleurs, que la Révolution, la vraie grande, doit s'accomplir.

Aux camarades pères de famille d'abord, ceci est dédié : mais les autres, qui le seront tôt ou tard, doivent écouter aussi !

Regardez un bébé, d'un an, deux ans, trois ans. Regardez-le bien. C'est entre ses menottes, non entre vos grosses pattes, qu'est la Révolution, la vraie, la grande, — et la Paix du monde, la Paix définitive, — en ses menottes ; non ailleurs !

+++

Une tradition, vieille comme l'animalité, plus vieille encore que l'homme ou la femme, veut que « l'enfant pousse tout seul comme un champignon ! »

De cette vénérable tradition ont poussé d'innombrables champignons... vénéneux qui, à cette heure, empoisonnent la vie humaine plus hideusement que jamais : la Guerre !

Bébé-bourgeois pousse tout seul, puisque Madame sa mère, dès qu'elle l'a mis au jour, s'en débarrasse aux mains d'une fidèle servante, et Monsieur a ses affaires.

Et Bébé-prolétaire pousse tout seul, puisque la femme du peuple, dès qu'elle l'a mise au jour, s'en débarrasse aux mains de N'importe-qui, elle, comme son époux, ayant d'autres chats à fouetter.

+++

Or, la servante de Madame, et N'importe-qui, voilà les éleveurs, éducateurs de Bébé... de qui il reçoit son cœur, sa conscience, sa volonté.

Braves gens, en vérité ! fort braves gens !... Mais comment, par quelle faveur du ciel, Servante-de-Madame ou N'importequi auraient-ils — ou elles — pénétré certains mystères... que voici :

Quelqu'un a dit : « Il y a des gens qui tombent en admiration devant des couleurs de tulipe ; moi c'est devant des figures humaines heureuses ! » Personne n'a jamais dit rien de si profond, ni de si beau. Il s'agit seulement de sonder cette profondeur et d'en mettre au jour la beauté.

Regardez un bébé d'un an, deux ans, trois ans.

+++

Voilà de la graine humaine : un fruit humain. Y a-t-il quelqu'un au monde (sauf un ministre ou un éminent romancier) qui puisse croire qu'un simple navet, ou une carotte « pousse tout seul ! »

Un pommier ? un chien ? une abeille ? même le plus bête des cultivateurs n'ignore pas combien de soins de toute espèce sont nécessaires pour élever un brin de froment, un veau ou un cochon. (Camarades ! savez-vous ce que c'est que d'élever un petit cochon ? lui *apprendre à têter* ?) Rien de ce qui est humain ou sert à l'homme d'une manière quelconque (fut-ce un haricot ou une poule) ne pousse tout seul !

Et le fruit de l'homme, sa graine, pousserait tout seul ?

+++

Or, je vous le dis, si vous ne donnez au bébé, fille ou gars, tous les soins et toutes les attentions réunis que vous donnez aux fruits, graines, ou petits des autres animaux, vous n'êtes que des crétins et tout le reste que vous entreprenez en dehors de ça pour tenter de décrotter votre très sale humanité, tout le reste, en dehors de ça, ne sert absolument à rien !

+++

Commencez par regarder, écouter, suivre Bébé aux moindres minutes et dans toutes les manifestations de sa croissance physique et morale, et vous aurez déjà enfin orienté votre propre personne et toute la société humaine dans la vraie voie, l'unique voie *révolutionnaire*.

Regarder, écouter, suivre.

Cela ne signifie en aucune manière que Bébé est maître ? que vous êtes esclaves...

Bien au contraire !

Mais ce « bien au contraire » ne signifie pas non plus que vous êtes maîtres et Bébé esclave...

A quels points précis, ô camarade ! Bébé doit-il être maître, et toi esclave ?

A quels points précis, ô camarade ! Bébé doit-il être esclave et toi maître ?

C'est là toute la question sociale, et la Révolution !

+++

Jardiniers, agriculteurs, apiculteurs ou porchers savent, ou apprennent chaque jour à savoir :

à quels points précis d'une abeille, d'une pomme de terre, ou d'un porc, la croissance naturelle doit être arrêtée, renforcée, contrariée, redressée !... *humanisée* !

à quels points précis ils *doivent* être maîtres ou esclaves d'un porc qui pousse, d'une abeille, voire d'un pissenlit.

+++

Mais toi, camarade, sais-tu à quels points précis (l'as-tu jamais su, ou même t'en es-tu jamais inquiété ?) ton fils ou ta fille doivent être obéis ou commandés de toi ?

Voilà une science difficile ; la plus difficile des sciences ; un art inouï ; le plus merveilleux des arts ; et dont nul homme encore ne peut se vanter d'avoir pénétré même les préliminaires, ou jeté les fondements !

Une Science, un Art, dont voici deux difficultés effarantes — bien qu'élémentaires !

+++

1° Le point précis de la croissance libre et naturelle de Bébé où Papa et Maman doivent lui obéir, ou, au contraire, lui résister, de telle manière que cette croissance soit renforcée dans le sens

de l'humanité, — ce point-là diffère selon chaque Bébé, et selon chaque circonstance de la vie d'un seul et même Bébé.

2° ce point précis une fois trouvé, en telle circonstance et avec tel Bébé, Papa et Maman doivent agir avec une implacable énergie qui cependant doit être trempée en une tendresse infinie.

Les jardiniers savent bien que même un brin de mauvaise herbe ne doit pas être arraché violemment, mais aussi doucement que possible, car si l'herbe casse, la racine demeure, et tout est à recommencer!

En vérité, même l'arrachement d'une mauvaise herbe a besoin d'éducation, et c'est une tâche fort délicate, dont Servante-de-Madame, même, ou N'importequi n'est point capable...

Comment donc N'importequi serait-il à même d'extirper la mauvaise herbe du cœur et de l'esprit de Bébé qui doit être homme ou femme?

Et si n'importequi n'est pas capable d'une tâche aussi simple pourtant que d'arracher de la mauvaise herbe d'une plate-bande; si N'importequi a besoin au préalable de beaucoup d'études, de précautions, de longues et périlleuses expériences, avant d'être en droit et en mesure d'arracher la mauvaise herbe d'une plate-bande; comment N'importequi oserait-il envisager d'entreprendre une autre tâche, la plus complexe et redoutable de toutes les tâches du monde, celle de comprendre et d'élever la graine humaine, le petit humain; d'y faire fleurir la volonté, et la raison, et l'amour dans le calice des passions, des désirs, de la liberté.

Pourtant qui peut nier que ce ne soit là la Première Tâche, en vérité l'Unique Tâche qui importe à l'Homme, à l'Humanité, au Monde? Elever un Enfant! Elever une Femme! Elever un Homme!

Or ça, camarade, si m'en croyez, rentrez donc au logis, car c'est là, non ailleurs, que la Révolution, la vraie, doit s'accomplir...

Faites des enfants qui soient humains, qui croissent en humanité!

Pour ce, acquérez d'abord pour vous-mêmes les mille et une Vertus qu'il faut nécessairement que vous possédiez pour élever vos enfants, et puis, élevez-les!

Acquérez cette vertu des vertus, qui consiste à savoir à quels points précis de la croissance naturelle et libre de votre enfant vous devez intervenir, en toutes choses qui le concernent et dans toutes les circonstances de jour et de nuit.

Quand vous aurez senti le prix de cette vertu suprême, ô camarades; quand vous aurez commencé de l'acquérir, de l'exercer...

Alors

vous comprendrez quelle formidable puissance résident entre vos mains qui pressent les menottes de Bébé...

et tout le reste dans le monde — même les réunions publiques, même la Lutte des Classes, et l'Emancipation des Travailleurs, et le Suffrage des Femmes, tout cela — qui est sublime — vous paraîtra singulièrement plat, puéril, ridicule et niais.

Car

tout d'un coup, comme par enchantement, tout cela disparaîtra comme un cauchemar au lever du jour...

et la Révolution sera accomplie dans le monde, sans une goutte de sang, — la vraie Révolution, la Grande Révolution, — et la Paix règnera à jamais.

BRENN.

... D'après la science et le bon sens, dans les affaires de l'Etat, surtout dans la guerre, les citoyens abdiquent leur volonté personnelle.

L'unité de pensée des journaux, on me l'a expliquée : aussitôt la guerre, leurs revenus doublent.

Alphonse Karr l'a très bien expliqué avant la guerre avec la Russie : « Vous trouvez que la guerre est nécessaire? Très bien, que celui qui est pour la guerre entre dans une légion spéciale du front à l'attaque devant tous! » Les directeurs de journaux seront bons dans ces emplois...

LEON TOLSTOY (Anna Karénine).

Poèmes

I

Les mains souillées de vos nuits, l'âme empoisonnée de sang, vous voulez saisir et purifier le destin ébranlé des peuples auxquels naît une Ame.

Vous hurlez l'Amour, les poings levés vers le ciel; vous avez faim de la justice, le mensonge aux lèvres; vos trompettes de fraternité n'émeuvent même pas vos froids regards.

Votre vœu : la domination. Votre sort : l'esclavage. Vassaux d'une funeste force, instruments de la Cruauté des Temps!

Le souffle du Serpent est sur vous, l'arbre de votre Science est pourri, de son dôme ridicule vous tombez dans les abîmes de la Mort...

Pourtant, une étincelle de vie suffit pour réduire en cendres les chaînes de la stérile Intelligence.

Voyez surgir la cité de Grâce! Déjà ses anges fondent les nuées sanglantes amoncelées par la Haine — la Haine vaincue qui devient l'Amour.

II

Es-tu roi ou révolutionnaire, anarchiste ou empereur? Peu m'importe.

Es-tu actionnaire ou activiste, fille de joie ou nihiliste, capitaliste, ouvrière, théosophe ou aliéniste ou mille autres personnages que tu pourrais aussi vêtir (hottentot, chinois ou irlandais)?

O homme! ô fils des cieux! peu m'importe, ce n'est pas là ton crime.

C'est de ne pas aimer. Et c'est aussi de mentir : ton crime et le mien, ô mon coupable frère! Cette mission de vouloir, qu'en avons-nous donc fait?

N'est-ce pas ton désir inavoué que tu costumes en justice?

Ne nous montrerons-nous pas dans notre pauvreté? Bien-aimés, bien-aimés, le Salut n'est-il pas là pour tous?

Dans l'amour de l'admirable Unité, dans la totale et sainte Alliance?

L'Amour dort dans notre âme comme un germe, qu'il lève enfin! Donnons-lui la rosée qu'il attend, celle de notre actif désir et de notre féconde humilité!

Sœurs et frères! venez tous; l'unique vérité, l'Amour, resplendit au-dessus des bas-fonds qu'il nous faut franchir.

La cendre de l'antique colère vous chaussera, l'amour s'étendra sur votre nudité comme un voile, à votre couronne brilleront les sept Cieux.

Et comme viatique du long voyage, la Certitude, la Certitude.

ALASTAIR.

(Traduit de l'allemand par J. L.).

Via Crucis

de RENÉE WARNERY (1)

Peu de chrétiens ont osé dire à leurs frères, avec une telle netteté, avec une telle vigueur, la rude vérité que leur dit M^{lle} Renée Warnery, dans sa très remarquable brochure : *Via Crucis*. Son point de vue est d'ailleurs très voisin de celui de Tolstoy.

Ne nous leurrons pas, reconnaissons-le, leur crie-t-elle, nous vivons en plein compromis : « nul ne peut servir deux maîtres ». « Or, le patriote chrétien écrit sur son drapeau : Dieu et Patrie. Mis en demeure de choisir et incapable de le faire, il supprime l'un des termes en le faisant rentrer dans l'autre. Dieu. Patrie. Les deux notions sont si bien confondues qu'on ne sait plus très bien à qui l'on sacrifie. Il y a une Eglise d'Etat et un Etat qui est une Eglise. Il y a une religion de la patrie ». D'ailleurs, ce compromis nous ne pouvons le chasser de nos vies; le réfractaire même, dans sa prison, ne mange-t-il pas le pain de l'Etat ? « Que faire en face de la brutale réalité : je ne fais pas le bien que je veux, et le mal que je ne veux pas, je suis contraint de le faire. Faut-il prendre son parti de cette défaite ? » Non. Le compromis, nous pouvons le subir, mais l'accepter, jamais ! Il nous faut savoir que nous faisons des compromis et quand... Il faut répudier les compromis dont nous sommes les auteurs et agir sur les conditions qui rendent les compromis inévitables ».

Qu'on ne vienne pas nous dire que l'histoire du christianisme est une justification de la violence.

« ... De deux choses l'une : Ou bien il était nécessaire que des flots de sang fussent versés par les disciples du Nazaréen. Alors le Christ en a menti, sa religion n'est qu'un impérialisme et non point une Rédemption. Ou bien, « c'est à cause de la dureté de « nos cœurs », à cause de notre manque de foi que les conflits sont inévitables. Alors, c'est nous les traîtres ».

« Reconnaissez qu'en prenant les armes, c'est à une cause humaine avant tout que vous vous immolez et que vous immolez votre ennemi... avouez qu'en défendant la patrie par la violence, vous reconnaissez implicitement l'insuffisance de votre foi au triomphe de l'amour. L'Etat exige que vous vous donniez à lui sans réserve... il emploie à des fins impures une vie dont vous devez compte à Dieu seul..., il vous oblige à prendre la vie du prochain que vous devez aimer comme vous-même », il vous demande en définitive le sacrifice de votre conscience. « Un tel sacrifice ne serait-il pas un leurre et un vol ? Car où la vie peut-elle sourdre sinon en des consciences libres ? Et que vaut la collectivité en dehors des individus qui la composent ? »

Aucun des arguments tendant à légitimer le recours à la violence ne se justifie chrétiennement. « C'est parce qu'il renonce à la victoire que Jésus triomphe... », et serait-ce peut-être pour avoir refusé de mourir que le christianisme se montre incapable de vivre ? »

« On connaît l'histoire. La force du christianisme primitif avait été d'affirmer, sans se préoccuper des conséquences. L'Etat devait se sentir menacé. Il s'était fait persécuteur. Et pendant quelques siècles le sang des martyrs avait été la semence de l'Eglise.

« Mais les martyrs se lassèrent et les ergoteurs vinrent. Pourquoi le stérile conflit avec César ? Ne valait-il pas mieux accepter l'obligation du service militaire, quitte à ne pas tuer à la guerre ? Bientôt, c'était le refus de se battre que les théologiens condamnaient. L'Eglise avait endossé la livrée de César. Elle ne l'a plus quittée.

« Hier les chrétiens n'ont rien pu que se ruer les uns sur les autres. Comment, à l'heure du péril, renier la solidarité nationale ? Que celui qui est sans péché leur jette la première pierre. Nous ne nous en sentons ni le courage ni le droit, et nous rendons un respectueux hommage à ceux qui, l'âme déchirée, paient de leur sang les douloureuses trahisons du passé.

« Mais à ceux qui aujourd'hui se révoltent, pourquoi crier : Vous êtes des fous ! Pourquoi dire : l'heure n'a pas sonné d'ôter la lumière de sous le boisseau et de rendre au sel de l'Evangile sa saveur ? Vraiment la sagesse du monde est en train de prendre une si belle revanche sur la folie de la croix !

« A ceux qui, au travers de mortelles angoisses, ont trouvé une parcelle de vérité et qui la crient, pourquoi répéter : taisez-vous ! S'ils sont dans l'erreur, pourquoi les craindre ? Et, s'ils sont dans la vérité, osez-vous, serviteurs du Dieu de vérité, étouffer ces voix ? Pourquoi servir cet argument pitoyable, bien que dicté par un cœur généreux : N'attristez pas la conscience de vos frères ?

« Ah ! plutôt au ciel que vous autres, pasteurs, eussiez eu un peu moins peur de bouleverser nos consciences, quand nous avions dix-huit ans ! Plût au ciel qu'au cours des siècles, vous et tous ceux qui aviez une autorité eussiez été des semeurs d'inquiétude au lieu de répéter : Paix ! Paix ! où il ne pouvait pas, où il ne devait pas y avoir de paix !

« Non, si nous voulons jamais retrouver le Maître perdu, il faut que nous buvions jusqu'à la lie la coupe amère d'humiliation...

« ... Alors, au fond de notre souffrance même, nous trouverons une rédemption... »

J'ai voulu citer presque entière cette belle conclusion. Tout en n'ayant pas la foi chrétienne, nous sommes très proches de ces chrétiens qui ne consentent pas à accommoder aux crimes de la société humaine une religion divine, de ceux qui ont le courage d'être d'accord avec l'esprit du Christ, et s'humilient et souffrent de ne pouvoir, en fait, être d'accord avec lui. Et ce conflit que signale Renée Warnery, entre les exigences de l'Etat et les exigences de la conscience individuelle, avec Tolstoy, nous voulons, comme elle, qu'il soit résolu, non pas au profit de l'Etat, mais selon la conscience « répudiant les compromis dont nous sommes les auteurs, et agissant sur les conditions qui rendent les compromis inévitables ».

A. J.

Encore des persécutions

La liberté des individus tient à bien peu de choses aujourd'hui. Beaucoup l'éprouvent un peu dans tous les pays. Ici, la découverte de bombes à Zurich a servi de prétexte à l'arrestation de camarades anarchistes parmi lesquels Bertoni et Jeanne Pidoux. L'accusation qui pèse sur eux est si invraisemblable qu'on en vient à douter aussi de la culpabilité de ceux auxquels leur sort est lié. Ce que nous savons de ces deux camarades nous certifie que l'enquête s'est engagée sur une fausse route. En tous cas, ce n'est pas certain reportage trop dilué pour être substantiel qui pourra nous faire revenir sur notre opinion basée sur des faits.

Pour ce qui est de Bertoni, sa nature et toute son activité protestent contre l'accusation dont il est l'objet. Voilà un homme qui n'a pas de plus grand souci que la réputation de la grande idée qu'il représente, et qu'on accuse d'avoir trempé dans un complot dont les mobiles ne pouvaient manquer d'être suspectés en un pareil moment, même s'ils relèvent du pur révolutionnarisme. De plus, Bertoni fut le premier à demander des éclaircissements sur l'affaire de Zurich.

Quant à Jeanne Pidoux, il y avait six mois qu'elle n'avait bougé de son lit quand on vint l'arrêter, gravement malade qu'elle était, et l'on sait qu'elle s'était abstenue de toute fréquentation des milieux anarchistes pendant les six mois qui précédèrent sa maladie.

(1) Impr. La Concorde, Lausanne.

M. Dujardin n'est point pacifiste

Que de déceptions additionnées depuis cette guerre! Combien d'hommes qui nous avaient donnés des gages nous les ont retirés brusquement, nous laissant abasourdis, étonnés, avec l'affolant problème de leur attitude à résoudre.

M. Dujardin, directeur des *Cahiers Idéalistes Français*, portait un nom où s'attachait un peu de notre espérance et de notre foi.

Les *Cahiers Idéalistes* nous étaient apparus comme une voix libre nouvelle venant renforcer le généreux et vaillant effort tenté contre l'esprit du temps par quelques jeunes revues. On peut même dire qu'ils prirent la tête de ce mouvement. Leur déclaration très ferme contre la haine fut accueillie avec joie et honorée de nombreuses citations. Les collaborateurs offraient aux hommes d'idéal la plus belle garantie. On y vit en effet figurer les noms de Romain Rolland, Han Ryner, Gérard de Lacaze-Duthiers, Marcel Martinet, Wullens, etc., des anciens et des jeunes, tous des hommes...

Mais M. Dujardin, à qui nous devons, comme fondateur des *Cahiers Idéalistes*, tant d'enthousiasme, nous ménageait une désillusion. Le fascicule de février contenait un article assez confus intitulé : « Du sens du mot « pacifisme » et de quelques autres » où nous étions avertis que le directeur de la revue n'avait « jamais été pacifiste dans le sens habituel du mot » et qu'il s'en expliquait dans un poème.

Un des malheurs de notre temps est que la pensée tend beaucoup plus à la souplesse qu'à la force. Les intellectuels sont d'excellents acrobates et la foule les aime. Mais c'est de colosses que nous aurions besoin, car il y a de grosses questions à résoudre, qui sont comme un énorme poids à soulever. Chacun rivalise de prouesses sur la corde, mais nul ne s'attaque à la charge. Il est bien rare aujourd'hui qu'un intellectuel soit ceci ou cela dans le « sens habituel » du mot. Les autres, gens du commun, vous avez toujours pensé qu'être pacifiste, c'était aimer la paix, partant vouloir la rétablir quand les hommes sont privés de ses bienfaits. Mais ça, c'est le sens habituel du mot et vous ne voudriez pas qu'un cérébral s'en accommodât.

Cependant, M. Dujardin, qui nous avait informé qu'il n'était point pacifiste dans le sens où l'on pourrait l'entendre, ce qui donnait à penser qu'il l'était tout de même, à sa façon, bien en-

tendu, — à la façon de Barbarie, mon ami! — annonce tout de go, en tête du poème promis, qu'il n'est point un pacifiste.

On voudrait être sûr que ce soudain revirement n'est pas dû à la... prudence. Trop souvent aujourd'hui on se débarrasse d'une idée comme d'un objet compromettant lorsque cette idée comporte des risques. L'homme qu'on a replacé *Dans les champs du pouvoir* y produit un peu l'effet d'un épouvantail, et quelques moineaux pacifistes pourraient bien avoir pris peur. C'est que l'homme qui fait la guerre ne badine pas.

Bien. Mais si, en telle occurrence, nous pouvons admettre l'abstention, jamais nous ne trouverons de justification au reniement. Rien n'est plus propre à discréditer une idée que de lui livrer combat après en avoir été le défenseur.

N'était le peu de place dont nous disposons, nous nous serions fait un plaisir de disséquer le poème de M. Dujardin. On eût peut-être crié au sacrilège, mais un défi à l'humanité, à quelque forme esthétique qu'il prétende, n'obtiendra jamais notre respect. Si la forme du poème n'est pas sans beauté, la thèse en est détestable et bien pauvre l'argumentation.

M. Dujardin nous dit qu'il n'est pas de ceux qui s'étonnent que les grands peuples s'entretuent. Il constate qu'on a toujours vu ça; que l'on verra toujours ça. Il n'est point de ceux qui construisent des sociétés de nations fraternelles :

« Je suis de ceux qui disent : Dans les sociétés de nations fraternelles, je vois naître là-bas Abel; je vois naître là-bas Caïn ».

Ainsi voici un jugement net. Selon M. Dujardin, le monde est incurablement mauvais. Jamais docteur n'a condamné avec plus d'assurance un malade. Plus d'espoir. Et cependant, tout aussitôt, on voit le poète bénir la bonne guerre. Mais, puisqu'il n'y a plus rien de bon à attendre des hommes, à quel résultat pourra prétendre cette « bonne guerre »? Et puis, quand le crime devrait arroser l'herbe de tous les printemps, faudrait-il pour cela se soumettre à sa loi? Au surplus, si c'est de fatalité qu'il s'agit, avouez que les grands principes n'interviennent pour aucune part dans le conflit.

Les gaz asphyxiants porteurs d'un dieu nouveau, et la mission d'affranchissement des grenades que vous bénissez sont des inventions bien grossières, et bien sacrilèges pour un poète.

CLAUDE LE MAGUET.

L'éditeur responsable: Sallves. — Genève, Imprimerie des Unions Ouvrières.

Service de librairie des tablettes

Nous avons en dépôt les ouvrages suivants qui sont, par conséquent, à ajouter à la liste encartée dans notre précédent numéro :

Beaumarchais. <i>Le Mariage de Figaro</i>	0 35
— <i>Le Barbier de Séville</i>	» »
Bernardin de Saint-Pierre. <i>Paul et Virginie</i>	» »
Paul-Louis Courier. <i>Lettres de France et d'Italie</i>	» »
Diderot. <i>Lettres à Mlle Volland. Le neveu de Rameau</i>	» »
Goethe. <i>Werther</i>	» »
Iwan Goll. <i>Requiem, eine Dichtung. — Dithyramben</i>	2 —
La Bruyère. <i>Caractères</i>	0 35
La Fontaine. <i>Fables</i>	» »
Xavier de Maistre. <i>Voyage autour de ma chambre</i>	» »
Molière. <i>OEuvres, le vol.</i>	» »
Montaigne. <i>Essais.</i>	» »
Gérard de Nerval. <i>Sylvie. La main enchantée</i>	» »

Pascal. <i>Pensées</i>	0 35	Swift. <i>Voyages de Gulliver</i>	0 35
Perrault. <i>Contes</i>	» »	Voltaire. <i>Candide</i>	» »
Jean-Jacques Rousseau. <i>Rêveries du Promeneur solitaire</i>	» »		
— <i>Confessions. Enfance et jeunesse.</i>	» »	Plusieurs erreurs nous ont échappées dans la liste précédente. Rectifier comme suit :	
Schiller. <i>Guillaume Tell</i>	» »	Artzybachew. <i>Sanine</i>	4 50
Shakespeare. <i>Roméo et Juliette</i>	» »	Maurice Bataille. <i>Le Chapeau de Velours, etc</i>	1 —
— <i>Le roi Lear</i>	» »	Frans Masereel. <i>Debout les Morts (au lieu de la Danse des Morts), un album</i>	20 —
— <i>Macbeth</i>	» »	Octave Mirbeau. <i>Dingo</i>	1 50
— <i>Hamlet</i>	» »	— <i>La 628-E-8</i>	4 55
— <i>Le Marchand de Venise</i>	» »	— <i>Les affaires sont les affaires</i>	» »
— <i>Othello</i>	» »	Jehan Rictus. <i>Le Cœur populaire.</i>	» »
Shakespeare. <i>Le songe d'une nuit d'été</i>	» »		
M ^{me} de Sévigné. <i>Lettres</i>	» »		

Nous nous chargeons également de toute commande de librairie. — Les publications provenant de France subissent presque toujours un retard, quelquefois fort long, même quand la frontière est ouverte, les colis restant sans doute en souffrance à la S. S. S. ou dans les gares (comme au bon temps de la grève perlée). — Bien préciser le nom de l'auteur et celui de l'éditeur. — Les commandes non accompagnées d'un mandat sont expédiées contre remboursement. — Port à la charge de l'acheteur.

Le bénéfice réalisé est versé dans la caisse des tablettes.